

Sens averse (répétitions) de Valérie Rouzeau

Pierre Popovic

Number 266, Fall 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89856ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Popovic, P. (2018). Review of [*Sens averse (répétitions)* de Valérie Rouzeau]. *Spirale*, (266), 92–94.

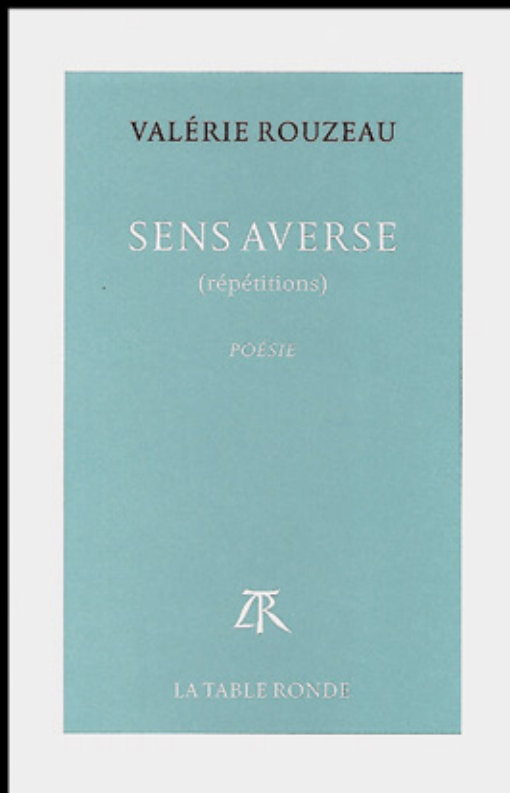
ENTENDRE ROUZEAU

Par Pierre Popovic

SENS AVERSE (RÉPÉTITIONS)

de Valérie Rouzeau

La Table Ronde, 2018, 128 p.



La poésie de Valérie Rouzeau est parfois intimidante. Non qu'elle soit agressive, absconse ou si close sur elle-même qu'elle en paraîtrait bouchée à l'émeri, c'est tout le contraire. Si elle effarouche, c'est parce qu'elle est intensément proche, parce qu'elle parle de la vie la plus concrète et qu'elle y entraîne son lecteur. Ce dernier reconnaît les lieux, les heures, les bonheurs, les habitudes,

les tracas, les bons et mauvais coups, les travaux et les gens, et s'ils ne sont pas vraiment les siens, cela ne compte pas, car il sent qu'ils pourraient fort bien l'être. Le plus fort est que cette expérience familière de la vie et du vivant, il la connaît, mais elle ne lui a jamais été dite comme cela, avec cette exactitude heureuse et cette simplicité si vivacement travaillée : « *Voici le chien*

exact dont l'anagramme est niche/ Un être vivant doué de sensibilité/ Capable de courir longtemps contre le vent/ De traverser un pré comme on croit au bonheur/ De vous fendre la bise la truffe en avant toute/ Tout à la joie de jouer voici le chien complet/ Sa patte et sa pâtée sa puce RFID/ Sa médaille de médor sa fonction spécifique/ Chasse garde ou agrément son affaire

domestique/ *L'élégie de son os rongé de solitude/ Son écuelle sans étoiles son passé de loup mort/ Sa divagation d'hier à aujourd'hui/ Son amitié ravie son idiotie synchrone.* » Il faut prévenir tout nouvel explorateur éventuel : cette façon d'entrer en matière et de surprendre la réalité quotidienne en sa plus insoupçonnable étrangeté, sans cesse affinée et raffinée des premiers recueils (*Je trouverai le titre après* /1989/, *À tire d'elle* /1989/, *Petits poèmes sans gravité* /1991/) jusqu'aux récents (*Quand je me deux* /2019/, *Ma ténèbre* /2012/, *Vrouz* /2012/), crée de sérieux effets d'accoutumance.

Environnement et circonstances

Une écriture de cette trempe ne peut se développer sans empathie envers les autres, sans confiance envers la vie, sans une générosité de cœur, de corps et d'intelligence. Ces qualités sont toutes trois présentes depuis le début et squattent encore *Sens averse*, ainsi que le montre par exemple cet extrait où résonne en un vers la voix de Rimbaud : « *Je n'aime pas la Terre car on y dit qu'on y meurt/ Mais j'aime ses éléphants ses oiseaux ses grands singes/ Et ses tours sur elle-même tours autour du Soleil/ Ses saisons ses châteaux ses âmes non sans défauts/ Ses ânes ses coqs ses oies ses cailloux ses forêts/ Ses jardins ses abeilles mais pardon je radote/ J'ai déjà dit cela et puis que j'aime aussi/ Ses hommes remplis d'eau auxquels je n'entends goutte.* » Elles activent également de brèves plongées mémorielles dans l'enfance, d'où se ramène par exemple l'image d'« *[u]ne très grande petite fille [qui] a surgi de l'eau/ D'un baquet* » et qui, Vénus opportune, la toucha au cœur quand elle était « *haut comme trois pommes* ». Mais si cet élan vital reste le tourillon de cette poétique, il est en butte à des circonstances difficiles et menacé par un environnement hostile.

Les poèmes sont en effet parcourus de notations qui disent le vieillissement et l'angoisse ressentie face au « *début de la fin du voyage* » et à la sinistre promesse de la mort. L'*incipit* du recueil affiche la photographie d'une mouche posée sur l'antenne d'un transistor : elle « *n'entend rien au bruit des hommes/*

Mais sait qu'on va tous y passer ». Au fil des pages, les vers listent un désespoir « *connu dans ses grandes lignes* » ; la compagnie de « *cachets gélatines gouttes comprimés* » qui n'ont rien de commun avec les friandises d'autrefois ; la crainte d'un pronostic vital engagé, de devenir au sens propre « *vieille branche* », de perdre la mémoire, d'un jour commencer à se « *fail[re] dessus* » ; le temps qui passe moins « *qu'il [ne] nous pousse* » ; des saillies de « *découragement général* » ; le sentiment croche qu'il « *est trop tard pour vivre et trop tôt pour mourir* ». Quelques séquences jouent à anticiper la mort, avec légèreté (« *Et point comme à la ligne je m'en serai allée* ») ou avec superbe (« *Je ne reposerai pas en paix j'aurai ripé/ De RIP requiescat in pace de rest in peace/ J'aurai ripé j'aurai filé avec l'alouette [...]* »), comme pour conjurer le sort et la peur.

À ces circonstances difficiles s'ajoute un tableau clinique peu réjouissant du monde tel qu'il va. L'époque est « *moche* » et « *vulgaire* », livrée au règne du « *technocrate compétitif* » et de la spéculation la plus folle (« *On a même perdu la boussole/ Dans la course à la bourse du monde* »). Des transistors et de la rumeur globale tombent des trombes de « *nouvelles ignobles* ». Les centres historiques des villes sont bradés et détruits dans l'indifférence générale. Les meilleures intentions sont dénaturées par la puissance de l'argent. Désormais « *tous filmés* », les êtres humains sont des figurants qui se noient « *dans un film sombre* ». Au niveau des comportements, cynisme et « *nombrilophilie* » sont monnaie courante : ici un quidam s'excuse lui-même de ne pas donner de pièces à un mendiant car « *il va les boire* », là une « *arrogante pédégère crieuse empoisonneuse* » monologue à tue-tête dans son téléphone au mitan d'une piscine et au mépris de toute urbanité. *Sens averse* accorde une place importante aux dangers qui menacent les équilibres naturels, à la disparition accomplie ou prochaine de très nombreuses espèces animales, semant sur l'ère d'écrire des exemples concrets, tels ceux de « *nos abeilles* », qu'« *[o]n perd [...] avec notre latin* » et de cette « *tortue médusée par un sac*

en plastique ». Si la gestion de l'économie est l'une des causes principales de ce qui risque tôt ou tard de se traduire par une faillite de civilisation, du moins si rien de substantiel n'est vraiment décidé pour arrêter cette chienlit générale, ce tableau clinique n'ignore pas que le régime actuel des communications a lui aussi sa part d'ombre et de responsabilité. La poète enrage d'avoir « *encore été gougueulisée* » contre son gré, de n'avoir en guise d'infos « *[q]ue mensonges à gober que nos ongles à ronger* », d'être confrontée à des wagons d'acronymes tous plus entubatifs les uns que les autres, de rencontrer des pubs vantant les délices des « *patates d'industrie* » ou des sacs de grande marque faits en peau de crocodile, d'être invitée à s'esbaudir des salaires exorbitants des footballeurs, de voir défiler en plein écran des promesses infinies de « *gros lots gratuits* » et des « *horoscope[s] amour santé* ». Prise « *dans la toile mondiale* » et « *ses filets invisibles de trois fois w* », la citoyenne « *Valoche* » est bombardée de « *mauvaises ondes* » et traversée de serremments d'« *angoisse despotique* ».

Une grâce vaillante, vivifiante

Vrouz, titre d'un très grand recueil antérieur, mais aussi surnom totémique qui annonce une personnalité dynamique, n'est pas poète à rendre les armes sans combattre. Dans les pages qui parlent du vieillissement et de la mort surgissent des espoirs (« *si tu dois rebondir* »), des étonnements bienvenus de s'être « *retrouvée vivante* », de clairs accès de révolte : « *Je ne me rends pas du tout* ». La domination du monde, qu'elle se fasse par la finance et l'économie, par le pouvoir politique et/ou par l'idéologie des grandes entreprises numériques, a beau avoir accouché d'un monde suffocant, il n'est pas question de la laisser en paix. Il importe au contraire de pouvoir se voir « *dans les yeux du renard* », de refuser d'être « *piégé dans un panier de crabes* », de larguer « *[l]es carpettes incapables de jamais protester* » et, puisqu'il le faut, de « *chanter à la barbe de l'horreur* ». C'est bien à cela que la poésie de Rouzeau s'emploie et elle se donne plusieurs moyens pour y parvenir.

Les exemples cités précédemment ont mis en évidence la présence d'un humour dérivant d'un travail incisif sur le signifiant, ainsi que l'oralité d'un phrasé très habile dans l'enchaînement des séquences et des vers. À cela s'ajoute, sur le même plan de la matière de la langue, une stabilité formelle et métrique souple (flirt régulier, mais non constant, avec le chiffre des quatorze vers, librement hérité du sonnet, et avec la tonicité des douze temps sonores de l'alexandrin) qui montre une poésie qui se tient, quelque poisseuse que soit la poix dont elle s'arrache.

impressionnante. Canards, grenouilles, petit cochon, abeilles, chien, crocodiles, martinets, hirondelles, araignées, lombrics, « *mouette[s]/ chieuse[s]* », chats sont convoqués à la parade par une locutrice qui prend soin de les connaître, qui leur donne des rêves, des soucis, et leur trouve à l'occasion un sens de la durée et des vocations inédites : « *La grenouille est toujours mon oiseau préféré.* » S'il en est ainsi, c'est parce qu'elle ne reconnaît aucune frontière étanche entre « eux » et « elle », car tous sont embarqués sur la même galère, ce qui est la base d'une critique de la façon dont sont traités les animaux.

UNE ÉCRITURE DE CETTE TREMPE NE PEUT SE DÉVELOPPER SANS EMPATHIE ENVERS LES AUTRES, SANS CONFIANCE ENVERS LA VIE, SANS UNE GÉNÉROSITÉ DE CŒUR, DE CORPS ET D'INTELLIGENCE

Deux autres armes sont de nature thématique ou isotopique. La présence redondante de tout ce qui concerne l'alimentation, de la préparation des repas à l'acte de manger et aux effets gustatifs, n'est pas anodine. Elle est elle aussi l'objet de jeux de langage (« *Comme je préfère qu'elles soient bien cuites/ Mes coquillettes vont jusqu'à huit/ Minutes passer dans l'eau bullante* ») qui en renouvellent les descriptions. Dans la logique poétique du texte, ces plats préparés et dégustés avec une gourmandise roborative s'opposent aux « *mensonges à gober et aux ongles à ronger* ». La dévoration est aussi la métaphore d'un rapport vital au monde et, via le corps et l'action du mangeur, celle d'une ouverture de l'individu sur le monde qui l'entoure. La présence de tout un petit monde animal n'est pas moins

La poésie elle-même est donnée pour un instrument critique, particulièrement à l'égard du despotisme communicationnel. Elle l'est d'abord par son appréhension libre des signes et des représentations, ainsi que le titre du recueil le laisse augurer. Dans *Sens averse* (*répétitions*), le mot « averse » est plurisémiotique. Adjectif, il s'oppose au mot « revers » et appelle une contradiction qui vise non seulement à inverser le cours des choses, mais aussi à reconsidérer ce qui est donné pour parole d'évangile (c'est-à-dire de portefeuille), de sorte à mettre sur la place du village (global) une nouvelle axiologie et à favoriser des projets de civilisation au service du vivant (survie des animaux, partage des richesses, par exemple). Nom commun, il invite à une pluie de sens, qui sera tout le contraire de la « noyade » redoutée

par les textes. Le mot « répétitions », mis entre parenthèses, est relié à cet appel à la drache. Il indique que la poète sait qu'elle n'est pas la seule à être réfractaire aux pouvoirs qu'elle dénonce. Elle répète des points de vue critiques que d'autres partagent, mais auxquels elle donne une voix singulière et une grâce vaillante, vivifiante. « Répétitions » désigne aussi une pratique de la reprise/déprise, qui se présente sous deux formes. Quand elle se produit à l'intérieur d'un poème, elle consiste à répéter une expression qui vient d'être écrite et à la modifier partiellement pour relancer le mouvement du sens. À l'échelle du recueil tout entier, elle consiste en la convocation d'un intertexte conséquent. Si trois « *poèmes glanés* » sont entièrement tissés de vers empruntés, dans les autres textes, ce sont ici un morceau de vers, là une image célèbre, tantôt une rime interne, tantôt un jeu de mots, qui sont repris et lissés dans le flux scriptural. Cet intertexte est puisé dans des œuvres de poètes, de chanteurs et de paroliers, dont les principaux sont cités en fin de volume. D'autres voyagent incognito : un texte s'ouvre par « *[l]e petit chat n'est pas mort* », cela dit quelque chose à l'esprit, et c'est soudain Brel chantant « Les vieux » qui tinte à l'oreille (« *Le petit chat est mort, le muscat du dimanche ne les fait plus chanter* »). C'est ainsi la communauté poétique tout entière qui est appelée à la rescousse en vue de la bataille – pacifique, mais franche – à mener. Allons ! Chacun devra mourir et le monde ne va pas bien, il ne saurait en aller autrement quand Ubu dirige la nation la plus puissante de la planète et quand le président de la France déclare qu'il « protège » les migrants d'eux-mêmes en les forçant à demeurer sur la terre qu'ils veulent fuir. Mais rien n'est perdu, sauf leur honneur. Et pour l'heure, ce qui importe, c'est d'entendre Rouzeau. ■

1 Il conjoint la première lettre du prénom et les quatre premières du nom, ce qui en fait au choix ou à la fois la base d'une possible adresse électronique, un surnom susceptible d'être repris par les graffeurs et le street art, une onomatopée signalant un démarrage ou un passage vif, le nom d'une héroïne de bédé ou d'une langue rare.

2 À la fois du fait d'un mimétisme avec l'adjectif « inverse » et du fait de l'existence de l'adjectif « avers » qui désigne la « [f]ace principale (d'une médaille, d'une monnaie) qui est opposée au revers ».